

Inoubliable voyage dans le temps

Les Troyennes

Michel Vaïs

Number 93 (4), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25777ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaïs, M. (1999). Review of [Inoubliable voyage dans le temps : *Les Troyennes*]. *Jeu*, (93), 34–37.

MICHEL VAÏS

Inoubliable voyage dans le temps

Jacques Crête n'a pas disparu ! Il se porte bien et vit heureux en Mauricie. Après un intermède d'une dizaine d'années au cours desquelles il a principalement œuvré comme aubergiste, le chantre de l'Eskabel a en effet relancé à Trois-Rivières la compagnie qu'il avait fondée à Montréal en 1971 et qui avait cessé ses activités en 1989. Le nouvel Eskabel a conservé ce qui avait fait la particularité de l'ancien : un intense travail en atelier avec des gens ayant peu ou pas d'expérience pratique de la scène, ce qui permet de former une troupe enthousiaste, aussi nombreuse que fidèle et dévouée, à mi-chemin entre l'amateurisme et le professionnalisme.

Tout ce qui avait fait la singularité de la grande époque de l'Eskabel sur le plan de la mise en scène – sens du baroque et de la fête, théâtre ambulatoire et dépaysement du spectateur, important contenu musical, maquillages élaborés, nudité, encens, tulle, fumée... –, et qui a marqué tellement de spectacles dans les divers

lieux occupés par la compagnie à Montréal¹, est-il toujours présent aujourd'hui ? Je ne saurais le dire. N'ayant vu aucune des pièces données au nouveau studio-théâtre de Trois-Rivières depuis l'automne de 1998, je ne puis me fier qu'à cette production des *Troyennes*, d'abord jouée au début de l'hiver 1999 dans la ville, puis reprise avec une distribution largement modifiée², pour une série de

1. Rue Saint-Paul et rue Saint-Nicolas dans le Vieux-Montréal, puis rue Centre à Pointe-Saint-Charles, boulevard Saint-Laurent, et enfin rue Sanguinet dans l'immeuble qui s'appelait auparavant le Conventum et qui, après le départ de l'Eskabel, a été nommé les Loges, avant d'être démoli pour faire place à un nouveau pavillon de l'Université du Québec à Montréal.

2. Il s'agissait d'un baptême des planches pour plus de la moitié des interprètes.



Les Troyennes

D'APRÈS EURIPIDE ; TRADUCTION DE JACQUELINE MOATTI.

MISE EN SCÈNE : JACQUES CRÊTE, ASSISTÉ DE STÉPHANE

BÉLANGER ET CHRISTIAN BOUCHARD ; COSTUMES : PAULINE

CHAMPAGNE. AVEC CLAIRE BOILEAU (L'AIEULE), LÉA DARGIS-

DESCHESES (ASTYANAX), JOSÉE DARGIS (ANDROMAQUE),

CHANTAL DÉSILETS (HÉCUBE), MÉLINA GIRARDIN (CASSANDRE),

HÉLÈNE MÉNARD (HÉLÈNE DE TROÏE), PHILIPPE RACINE

(TALTHYBIOS), REYNALD VIEL (MÉNÉLAS), AINSI QUE MARIE-

FRANCE CARON, CAROLE CHASSÉ, CHANTAL DUBÉ, DANIELLE

GRENIER, CÉLINE MASSE, CAROLE NEILL, GENEVIÈVE

PRONOVOST, SABRINA RHÉAUME, MICHELINE RICHARD, KIM

TASCHEREAU ET FRANÇOISE TREMBLAY (LES TROYENNES).

PRODUCTION DE L'ESKABEL PRÉSENTÉE À L'AMPHITHÉÂTRE AU

CŒUR DE LA FORÊT, PARC RÉCRÉOFORESTIER SAINT-MATHIEU

(MAURICIE), DU 11 AOÛT AU 11 SEPTEMBRE 1999.

LA PRODUCTION SERA REPRISSE AU COURS DE L'ÉTÉ 2000.



Chantal Désilets (Hécube)
dans *les Troyennes*. Photo :
Gaston Rivard.

Les Troyennes, l'Eskabel,
1999. Photo : Gaston Rivard.



Les Troyennes, mises en scène par Jacques Crête. Spectacle de l'Eskabel, présenté à l'Amphithéâtre au cœur de la forêt, en Mauricie. Photo : Gaston Rivard.

représentations données en plein air au cours de l'été dernier. J'y ai retrouvé avec joie ces images scéniques minutieusement construites et reposant sur un jeu d'ensemble gestuel et vocal rigoureux, auxquels Jacques Crête avait habitué son public jadis. À la base de cette somptuosité, on devine un travail corporel exigeant et de sérieux exercices de diction (n'oublions pas que le metteur en scène a toujours enseigné la diction française, depuis les années 1960).

Mais ce qui intrigue, étonne, avant de séduire totalement le spectateur franchissant à pied le chemin d'approche – tout comme, naguère, lorsqu'il s'aventurait dans les rues sombres d'un Vieux-Montréal que l'on commençait à peine à restau-

rer –, c'est bien sûr cet anachronique « amphithéâtre au cœur de la forêt ». Une vaste scène et quelque trois cent cinquante places ont été aménagées à l'entrée du Parc national de la Mauricie, dans ce que la Coopérative forestière du Bas-Saint-Maurice a ironiquement nommé un PARC (acronyme de : Production et Aménagement de la Ressource Collective !). C'est en quelques semaines, au printemps 1999, que l'on a dépouillé le bas d'une falaise impressionnante pour installer en hémicycle à ses pieds des dalles de granit en guise de sièges, sur une pente naturelle. L'effet est saisissant.





Les Troyennes, l'Eskabel,
1999. Photo : Gaston Rivard.

Le site tout entouré d'arbres, assez éloigné de la route la plus proche pour que les bruits de circulation soient étouffés par la forêt, est en plus doté d'une acoustique extraordinaire³. Aussi demande-t-on aux spectateurs de s'abstenir de faire le moindre bruit pendant la représentation, les chuchotements étant aussi perceptibles qu'ils viennent de la scène ou d'ailleurs.

On aurait pu s'attendre à ce qu'un lieu aussi majestueux, un cadre si gigantesque, écrase les interprètes : il est difficile en effet pour des humains de rivaliser avec la splendeur de la nature. Or, ce n'est pas le cas ; la douleur millénaire des femmes de Troie s'en trouvait au contraire accentuée, en même temps que tout l'univers semblait les soutenir dans leur épreuve, en leur rappelant que, pour les survivantes du massacre, la vie continue.

Revenons sur l'argument de la pièce d'Euripide, qui date d'environ deux mille cinq cents ans. La guerre de Troie a eu lieu ; grâce à la ruse du cheval géant, Ménélas, roi de Sparte, allié à tous les autres Grecs, a réussi à vaincre Pâris, qui avait enlevé à Ménélas la belle Hélène, considérée comme la plus belle des mortelles. Les Grecs ont massacré tous les hommes de Troie. Il ne reste plus dans la ville martyre que les femmes, avec à leur tête la reine Hécube, mère de dix-neuf enfants. Il reste aussi un dernier enfant mâle, le petit Astyanax, qui sera précipité du haut des remparts. La pièce montre donc les Troyennes désemparées, ne sachant pas quel sort les attend. Elles apprennent qu'elles seront dispersées, chacune étant promise à un nouveau maître. Finalement, les vainqueurs mettent le feu à la ville et larguent les amarres.

Dans sa traduction, Jacqueline Moatti a choisi de personnaliser plusieurs membres du chœur plutôt que de maintenir celui-ci comme un bloc monolithique. Par ailleurs, Crête a effectué de sérieuses coupures, notamment en éliminant les témoignages des

3. Plusieurs concerts font aussi partie de la programmation estivale.



dieux. Sur un plan historique et littéraire, on pourra le regretter, mais il est certain que le spectacle, d'une durée d'une heure trente, y gagne à la fois en clarté et en impact. La scène clef de la pièce reste le procès d'Hélène, où la vieille Hécube et la belle accusée se déchirent devant un Ménélas ambivalent.

La mise en scène utilisait abondamment la falaise sur toute sa hauteur, soit sur trois ou quatre niveaux. Phénomène naturel ou effet voulu, quelques rochers apparaissaient tachés de rouge, comme si du sang troyen y avait séché. Un éclairage constitué de flambeaux soutenus par des projecteurs discrets distillait ombres et lumières dans une ambiance de recueillement. Quant aux interprètes, au nombre de dix-neuf, âgés de cinq (Astyanax) à soixante-seize ans, certains – en particulier quelques femmes du chœur des Troyennes – ont eu des moments d'une vérité déchirante. Tandis que les murailles grandioses évoquaient une gloire disparue, sous une voûte céleste impassible mais insondable, les femmes ployaient devant la voix forte et autoritaire de Reynald Viel en Ménélas ; la reine Hécube, superbement interprétée par Chantal Désilets, était d'une grâce touchante dans son malheur ; Hélène, composée par

Hélène Ménard, troublait par sa sincérité. Le texte nous parvenait sans peine, grâce à l'acoustique parfaite, mais aussi, à l'évidence, grâce au travail de diction des interprètes, qui cependant jouaient sans affectation. Une musique instrumentale et vocale essentiellement grecque, accompagnée de textes dans la même langue, conférait aux déplacements la solennité voulue.

Les costumes, modernes pour les deux hommes, étaient pour les Troyennes – bras et pieds nus – de la couleur des rochers. Si bien que, lorsqu'elles se blottissaient au creux de ceux-ci, elles finissaient par se confondre avec la pierre. Comme si ces femmes, écrasées par les Grecs, bientôt réduites à l'esclavage ou à la mort, se coulaient dans les interstices des murailles pour les habiter comme de la mousse. Les pierres semblaient alors respirer, prêtes à pleurer d'émotion elles aussi. La dernière image du spectacle, après l'incendie de Troie, atteint à cet égard un point culminant. Jacques Crête nous a donné là l'exemple d'une mise en scène organique, sans fioritures, d'une évidente clarté. Les guerres de notre siècle, avec leur cortège de déportés, rendent aussi le propos d'un modernisme criant. C'est du grand art.

Jouée à l'orée d'un terrain de camping très fréquenté, cette magnifique production des *Troyennes* pourrait, sans risque autre que météorologique, être reprise régulièrement tous les étés pour devenir une attraction permanente de la région, tout comme *la Fabuleuse Histoire d'un royaume* en est une à La Baie. Le succès remporté l'été dernier augure bien de la suite. **■**

Josée Dargis (Andromaque)
et Léa Dargis-Deschesnes
(Astyanax). Photo : Gaston
Rivard.

